Maximilien Roberspierre à Bertrand Barrère,

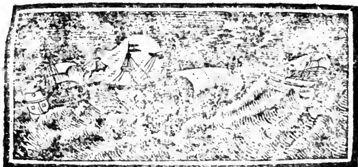
en lui adreſſant la copie de ſa lettre du 21. Juillet, 3. thermidor, au

général Pichegru.



Felix, qui potuit rerum cognoſcere cauſas.
VIRGIL. GEORG. LIV. 2.

1794.



LETTRE

DE

MAXIMILIEN ROBERSPIERRE

À

BERTRAND BARRÈRE.

Que n'ai-je eu ta verſatilité, cher frère & citoyen ? que n'ai-je toujours ſuivi tes ſages & prudens conſeils, au lieu de me laiſſer entrainer par l'auda-

cieux St. Juſt ? te ſouviens-tu, de ſon vaſte & grand projet, qui a été déjoué au moment de l'éxécution ? j'éprouve encore une ſorte de frémiſſement, en penſant au plan, d'aprés lequel nous devions détruire ce vil & impur repaire, qui renferme nos plus cruels ennemis, & nous rendre les maitres de la France & de l'univers.

L'implacable St. Juſt m'obſède par ſes reproches, & fait dans ce ſéjour un de mes plus cruels ſupplices : c'eſt envain, que les divinités infernales ont voulu calmer ſa rage & ſa fureur.

Puiſſances de ce ſombre empire ! s'eſt-il écrié, pourquoi vous intéreſſer au plus lâche & au plus cruel des hommes ? jamais ce tyran ne ſut braver les dangers : lors de l'affaire du champ de Mars, du mois d'Août 1791, la peur lui tourna la cervelle, il ne dût ſon ſalut qu'à la foi-

bleſſe & à la puſillanimité de Lafayette, qui prouva, que le ci-devant duc de Choiſeuil avoit eu grande raiſon de le nommer Giles premier. Lors des fameuſes journées, des 20. Juin 10. Août & premiers jours de Septembre, ce Roberspierre ſi redouté, ſe tenoit caché dans une cave, où il attendoit le rapport de ſes émiſſaires.

Nous découvrons l'affreux complot que les Talien, les Dubois de Crancé, les Lecointre Puyraveaux, les Bourdon de l'Oiſe, les Frérons, & tous leurs infâmes agens formérent contre nous, Roberspierre fut frappé de ſtupeur, & Barrère d'étonnement. Ce fut envain que Syeyes, cet homme profond, chercha à relever leur courage, ils ne montrèrent que de la puſillanimité. Que fit alors ce philoſophe politique ? il m'avoit jugé & me dit avec toute la confiance de l'ef-

time : St. Juſt, nous nous trouvons dans les circonſtances les plus critiques, elles ſont au deſſus de Roberspierre & de Barrère ; je ſens qu'il faut un grand caractère, un homme d'un grand courage, pour s'oppoſer aux projets de nos ennemis ; tu ſais que ſatisfait de contribuer au bonheur du genre humain, je ne cours pas après la célébrité, parceque je juge que je ne ſaurois occuper dignement la premiere place : je ne vois que toi, oui, toi ſeul, qui ſoit en état d'éxécuter les plus vaſtes projets. Parle, lui répondis-je, & tu verras ce que peut mon patriotiſme & mon ame vraiement républicaine. Les éxécutions multipliées & néceſſaires, reprit Syeyes, qu'a commandées ce vil Roberspierre, ont révolté tous les eſprits. Les lâches de la convention, voient qu'il y a entre eux & nous une guerre à mort, prévenons les, immolons les à

notre vengeance, puisque le bonheur du monde, & la gloire de la philosophie le demandent & l'éxigent. Formons un camp dans la plaine des Sablons, retirons nous dans ce camp avec notre artillerie & les vingt mille braves republicains, qui sont pour nous; sommons la commune de Paris de nous livrer les membres de la convention, & tous les individus qui ne veulent pas reconnoitre notre domination; si on nous les refuse, où qu'on s'oppose à leur enlevement., bombardons, brûlons cette ville indigne de la liberté & de l'égalité, que nous voulons lui assurer. Comment peut-elle protéger ce Talien, lui, qui a présidé aux massacres du mois de Septembre, ce féroce Dubois de Crancé, qui a fait incendier les châteaux, qui a présidé aux massacres de Lyon, ce Lecointre Puyraveaux, lui, qui a fait égorger

les prisonniers d'Orleans à Versailles, sans épargner même ce brave & loyal Brissac, ces Frerons, ces Bourdon de l'Oise, & tous ces agents subalternes, qui pour parvenir à nous dominer, affectent une fausse humanité. St. Just, vaillant St. Just, c'est à toi, à qui j'ouvre mon ame, tu sais mes plus secretes pensées, c'est à toi à éxécuter un projet qui t'immortalisera : s'il réussit, il faudra soumettre Roberspierre à notre empire, ou nous en défaire, c'est un ambitieux qui nous immoleroit tous pour regner, & se mettre à la place d'un Roi, que les principes philantropiques nous ont forcé de sacrifier, tout vertueux qu'il étoit.

Repose toi sur moi, répondis-je, sage & profond philosophe, laisse moi la gloire de ton plan, ne parois en rien, & sois sûr de mon intrépidité. Si je meurs dans cette grande entreprise, conserve toi

pour le bonheur des humains, & pour éxécuter dans des tems plus heureux, nos vaſtes projets. Nous nous rendimes enſuite au comité du ſalut public, Barrère, Roberspierre paroiſſoient conſternés, je fis mes propoſitions, Couthon les appuya avec chaleur, mais le croiriés vous, divinités infernales! Roberspierre frémit, héſite, & s'occupe à délibérer, dans le tems que nos ennemis & ceux de la philoſophie agiſſent avec énergie. Reponds, lâche que tu es, oſe déſavouer un ſeul des faits qui ſe ſont paſſé au comité. (a)

C'eſt toi audacieux St. Juſt, lui ai je répondu, qui nous a plongés dans le malheur, en ne réfléchiſſant pas qu'il pouvoit avoir des traitres au comité, en agiſſant avec précipitation, & n'écoutant pas les

(a) St. Juſt a fait toutes ces propoſitions au comité, Roberspierre fut étonné de ſon audace, & chercha à modifier ſes projets.

ſages & judicieux conſeils de Barrère, qui vouloit diſſimuler, pour accabler nos ennemis d'une maniere plus certaine. Vois avec quelle habileté, il a ſû échapper à leur fureur, malgré qu'il ait participé à tous les crimes, dont le vulgaire imbécille oſe nous accuſer, parceque nous ne pouvons plus lui en impoſer par nos préſences. Ne crois pas, que les reproches de lâcheté que tu me fais, m'irritent; je n'aurois pas été digne d'être un des chefs de la république univerſelle, ſi je n'avois pas ſenti combien la conſervation de ma tête étoit précieuſe. Réfléchis ſur Mirabeau, la Fayette: ont ils expoſé la leur? non; ils étoient trop prudens; (a) ils ont ſouffert, mille & mille humiliations, parce-

(a) Après le pillage de l'hotel de Caſtries, la ſociété des Jacobins, prit un arrêté par lequel il fut décidé, que chacun de ſes membres ſe devant tout entier à la patrie, refuſeroit de ſe battre &c.

qu'ils favoient, que les têtes des chefs ne doivent être expofées, que quand tout eft défefpéré, ou qu'il s'agit d'une affaire décifive; ne m'as-tu pas vu, lors de notre cataftrophe faire preuve du plus grand courage, & foutenir ma dignité, jufqu'au dernier moment? ne voulant pas tomber fous le fer des infâmes Jacobins qui nous trahiffoient; je m'immolai avec la fermeté d'un Caton, parceque je ne pouvois pas furvivre aux malheurs de la république: tu ne m'a jamais connu! juge de ma profonde politique, & des vues de Robersspierre par la lettre que j'ai écrite au brave général Pichegru le 21. Juillet 3. thermidor: cette lettre augmente mes tourments, puisqu'un lâche déferteur des officiers de l'état major de ce grand général l'a enlevée, & que mon écriture fait connoitre aux Bataves & aux peuples de l'Europe, quels font nos vrais fentimens: ils verront que

celui qui veut les tromper, cherche à flater leur passions pour satisfaire les siennes; ils se persuaderont, que l'ambitieux habile se joue de tous les partis, & a pour but de les écraser tous, pour fonder son autorité; qu'il leur présente la souveraineté pour s'en emparer, qu'il leur parle de liberté pour les dominer, qu'il répete sans cesse le mot égalité, pour renverser les trônes & s'élever sur leur débris.

Je te paroitrai peut-être coupable de t'avoir caché cette lettre; mais l'amour de la patrie l'emportant sur l'amitié, tu me pardonneras. Je t'en envoie le projet, pour que tu puisses prendre des mesures contre nos injustes & lâches persécuteurs. Je suis convaincu que tu seras aussi étonné que St. Just de ma profonde politique, car il ne put me répondre. Voici la lettre :

A Paris ce 3. thermidor;

Il n'eſt point tems encore, citoyen général, de mettre vos obſervations ſur le plan de campagne contre la Hollande, ſous les yeux du comité. Je dois avant tout le diſpoſer aux changements que vous ſouhaitez. De votre coté, ſoyez en attitude d'agir ſans délai, avec le plus de vigueur, lorſque vous recevrez l'ordre conforme à vos deſirs. Je vois avec la plus parfaite ſatisfaction, que le fond de ce plan s'arrange avec vos idées, & que vous en eſperez un entier ſuccès. Je penſe comme vous, que la conquête des ſept provinces unies coutera prodigieuſement de ſang à la république, & que nous devons nous préparer à quelques combats déſaſtreux, dans un pays auſſi difficile, mais un grand nombre de victoires épuiſeraient nos ennemis, & il leur faudra peu de défaites pour les perdre. Je les crois bien perſuadés de cette vérité, que

s'il eſt poſſible de battre les françois, il eſt impoſſible de les vaincre; que la derniere victoire ſoit pour nous; c'eſt aſſez; c'eſt tout : & notre perſévérance, notre courage, les motifs qui nous animent & nos reſſources nous la garantiſſent.

St. Juſt & Barrère ſont chargés de rédiger, pour votre inſtruction, le plan de votre conduite politique, en entrant & pendant tout votre ſéjour en Hollande. Je vais anticiper ſur leur travail, pour mieux vous pénétrer de nos vues, puiſque c'eſt dans ce pays que nous devons diſſoudre la ligue des puiſſances coaliſées, leur dicter nos volontés, affermir à jamais la république françoiſe, & reconquérir nos colonies; vous ſentez que c'eſt ici l'occaſion de déployer, tout ce que l'amour de la patrie & de la liberté, peut nous inſpirer de ſageſſe & d'énergie.

Les hommes éclairés, que nous avons

répandus dans ce pays ; nous l'ont fait parfaitement connoitre. Pour tout ce qui s'appelle adminiſtration provinciale, économie publique & partielle, les Hollandois ſont les premiers hommes du monde, mais là ſe borne leur intelligence : dans ce qui eſt politique inſtitutive, liberté nationale & individuelle, ils ſont d'une ſtupidité radicale. Leurs organiſations ſont un mélange de réminiſcences monarchiques, d'un ſyſtéme fallacieux d'ariſtocratie, & de quelques ſimulacres de démocratie ; ce compôt ridicule, ils l'appellent une conſtitution ; ils diſent très-ſérieuſement que leur pays eſt une république, & ils ſe donneroient au diable qu'ils ſont républicains.

Dans cette étrange république, vous n'y appercevrés pas l'ombre de la liberté publique ; car toute la repréſentation nationale & le droit d'élection ſont renfer-

més dans les ſeuls magiſtrats des villes votantes, dont les bourgs, les villages, & les campagnes ne ſont que les humbles ſujets. La liberté civile y eſt encore plus maltraitée, puiſque la prétention à l'éligibilité eſt retenue excluſivement par quelques familles des villes ſouveraines. Mais ce qui eſt le ſceau du plus odieux eſclavage, & qui atteſte la dégradation du caractère national, c'eſt que, chez ces orgueilleux Bataves, les magiſtratures ſont des métairies, & que la juſtice y eſt entièrement arbitraire, au gré des affections des magiſtrats, qui n'ont d'autres règles à cet égard, que d'arrêter leurs prévarications, au terme, où ils pourroient réveiller le peuple, & l'arracher à ſa honteuſe ſtupeur. Encore une fois, en Hollande toutes ces impertinences ſe nomment une conſtitution.

J'arréte un inſtant votre attention ſur

ces élémens du gouvernement hollandois, parcequ'ils peuvent vous ſervir à expliquer quelques milliers d'inconſéquences, de contradictions, & d'abſurdités que vous remarquerez dans la marche de la nation en général, dans l'allure de chacun des partis, qui la diviſent: ce ſont ces partis qu'il vous importe de bien connoitre, parceque c'eſt ſur eux & par eux qu'il faudra agir. L'amour des factions eſt à l'eſprit des hollandois, ce que la paſſion de l'or eſt à leur cœur. Ces deux affections ſeules compoſent leur caractère, & les diſpoſent ſelon leurs différens dégrés d'exaltation. Lorsque c'eſt l'intérêt de fortune qui l'emporte, ils abandonnent, ils livrent leur parti. Si c'eſt l'eſprit de faction, qui commande, ils prodiguent leurs tréſors, à qui veut ſervir leurs fureurs. Amſterdam & Rotterdam ont ſoutenu notre révolution en 1790. 91. & 92.; elles

agitent ſourdement & ſans relâche Londres & l'Angleterre, avec leurs marchands ſouverains en Europe, en Afrique, & en Aſie: avec leur correſpondance centrale du commerce de l'univers, elles ne ceſſeront de ſtipendier des conjurateurs, de propager l'eſprit révolutionaire ſur toute la ſurface du globe, dans l'eſpérance que la commotion univerſelle les placera enfin dans la criſe qu'elles deſirent. Mais ce qui peint fidèlement ces gens là, & prouve ſans replique, que ces heureuſes diſpoſitions ſont chez eux une maladie, & point du tout une vertu, c'eſt que dans les plus grandes ardeurs de cette phrénéſie de faction, il n'entre pas la plus petite étincelle d'amour de la patrie; & qu'on les verra toujours, comme on les vit autrefois, ſe diſputer la préférence, pour vendre à l'ennemi de leur pays, les moyens de les vaincre.

Le premier parti, celui qui eſt notre implacable ennemi, eſt attaché à la maiſon d'Orange ; il eſt formé de la nobleſſe, des familles patriciennes, des gens bien élevés, qui ne tiennent point au commerce, & de la très grande majorité du peuple. Les premiers ſont la ſeule claſſe de la nation hollandoiſe, qui ait quelques lumières, ils reſtent attaché au ſtathouder, pour s'aſſurer une protection contre l'arbitraire des magiſtrats, & parcequ'ils ſont perſuadé que, ſans une autorité prépondérante, leur pays ſe perdroit dans l'anarchie ; quant au peuple, il eſt porté vers les princes d'Orange par ce ſentiment naturel aux ames ſimples & bonnes, qui leur fait aimer ce qu'elles admirent. La tradition des péres aux enfans, qui eſt la ſeule inſtruction du peuple, dit ſans ceſſe à celui de la Hollande, ce qu'il doit d'amour & de reconnoiſſance aux

grands & bons hommes de cette race; & il lui suffit du seul instinct, qu'aucune passion d'orgueil & d'ambition ne trouble, pour sentir, que, sans le pouvoir stathoudérien, il tomberoit dans le servage des aristocrates municipaux, ou qu'il deviendroit la victime de l'ardente & insatiable cupidité des gens, qui, par une profanation des termes, se disent les patriotes hollandois. Il le faut avouer cependant, cet instinct dit vrai; & il est de toute évidence, que les foibles rayons de liberté qui paroissent encore en Hollande, ont leur unique foyer dans l'autorité stathoudérienne. (a).

Les patriotes forment le deuxieme parti. Ce sont les petits bourgeois, praticiens, courtiers, banquiers, négocians,

(a) On voit que Roberspierre écrivoit comme un homme, qui prétendoit à la dictature de la république françoise.

agioteurs & marchands de toute dénomination, qui rempliſſent les villes, bourgs & villages de la Hollande. Cette tourbe eſt immenſement riche dans les ſept provinces; *éternelle ennemie des Rois dans les monarchies, implacable tyran des peuples, dans les républiques, elle veut l'égalité dans les lieux, où elle voit des dégrés audeſſus d'elle, elle prétend à la domination dans ceux, où elle eſt au niveau. Son opulence eſt la meſure de ſa vanité, ſa vanité celle de ſes prétentions: cette progreſſion devient enſuite incommenſurable; & toutes les abſurdités, tous les excès en ſortent comme de leur ſource naturelle*; certes, des eſprits & des ames qui ſe ſont traînés perpetuellement dans la ſentine, où l'on ne vit que pour gagner, ne peuvent que marcher à contre-ſens des vues vaſtes & des ſentimens nobles qui conviennent aux inſtituteurs politiques. Demandez à ces patriotes hollandois qu'elle

eſt la conſtitution qu'ils déſirent, où eſt leur plan? ils n'auront pas un mot à vous répondre. Que veulent ils donc? le voici. Chaſſer le ſtathouder, diſperſer la magiſtrature, mutiler le peuple ſous un ſceptre de fer, & ſe diſputer enſuite la dépouille des uns & des autres avec la même rage; ils feront tout à vous. Tant que vous ſerez occupé contre leurs adverſaires, & ils deviendront vos plus implacables ennemis, dès qu'ils s'appercevront que votre projet n'eſt pas de les laiſſer les maitres. Telle a été parmi nous la marche de l'eſpece financière & mercantile; mais nous avons ſu l'arrêter dans ſa courſe. Au ſurplus, tout le venin de ces gens là eſt dans leur or, & l'un de vos ſoins les plus importans ſera de les délivrer de ce dangereux moyen de ſe compromettre. Nous leur devons ce temoignage de gratitude & d'affection.

Il eſt un troiſième parti qui ſe recrute

dans les deux autres, & qui pourtant les joue également. Lorſqu'un hollandois eſt promu à une magiſtrature, qu'il ſoit patriote, qu'il ſoit ſtathoudérien, à l'inſtant, il ſe dépouille du viel homme, & s'identifie completement de cœur & d'eſprit à la ligue ariſtocratique à laquelle il vient, d'être agrégé. Cependant comme les rôles y ſont diſtribués, il s'efforce de paroître fidèle à ſon ancien parti, il en conſerve les rélations, mémes les ſignes. On conçoit que ſans cette aſtuce, le ſecret du miniſtère ſeroit en danger, & qu'il en fait toute la magie. Déteſter le parti ſtathoudérien, parceque ſon chef eſt l'azile contre l'abus & l'arbitraire du pouvoir judiciel & municipal; abhorrer le parti pátriote, par la raiſon qu'il prétend renverſer les trônes municipaux; ſurveiller ces deux partis dans chaque ville, protèger le plus faible, réprimer le plus

puissant, éviter qu'aucun ne domine, qu'aucun ne s'éteigne, parceque le triomphateur ne manqueroit pas de crier à l'aristocratie, & d'en faire justice; & pardessus tout, jurer haine implacable, persécution éternelle contre le sacrilége, qui ose soulever le voile hypocrite qui couvre cette confédération redoutable; telle est la leçon qui instruit à parcourir dignement la carrière.

Voilà, citoyen général, l'état moral & politique du pays que vous allez conquérir. On nous a longtems & grossiérement abusé, en nous disant que les hollandois n'attendoient que notre approche, pour se lever & se joindre à nous. Vous venez de voir que le parti patriotique n'est qu'un ramas d'orgueilleux & vils marchands. Celui du stathouder, composé des têtes pensantes de la nation & de presque tout le peuple, lui imprime une telle

crainte, que 200. juifs d'Amſterdam mettroient toute la bourgeoiſe de cette ville en fuite. Il ne faut donc pas s'abuſer ſur la puiſſance du ſtathouder, elle eſt très conſidérable, & elle l'eſt d'autant plus, que les moyens mal adroits qu'avoient pris ſes ennemis pour le décrier, n'ont fait que prouver leur mauvaiſe foi, & redoubler l'intérêt pour lui. Ces gens là ne ſavent pas même calomnier. L'extrême bonté eſt la vertu qui attache plus les hommes; elle eſt la plus viſible aux yeux de la multitude, & c'eſt auſſi celle, qui eſt le plus parfaitement exprimée dans la manière d'être du prince d'Orange. Les patriotes avoient penſé qu'ils obtiendroient une grande victoire, s'ils pouvoient perſuader que cette vertu de leur ſtathouder n'étoit que pure imbécillité. Ils ne ſongeoient pas que les moindres circonſtances devroient leur donner un

démenti public & accablant. C'eſt ce qui eſt arrivé. Dans les périls imminens où s'eſt vu & où ſe voit encore la Hollande, le ſtathouder a fait connoître une téte pleine de lumieres & de ſageſſe, avec un caractère des plus grands & des plus nerveux. Cette oppoſition de la vérité à la calomnie redouble la force de ſon parti & la timidité de l'autre, & il ne faut plus douter que ce prince n'obtienne de ſon pays beaucoup de moyens pour nous réſiſter.

D'un autre coté les troupes hollandoiſes, qu'on a eſpéré longtems, devoir tout au moins ſe partager en notre faveur, ſont maintenant réunies dans un même ſentiment. Les changemens que leur général a faits dans ſes officiers, les talens qu'il a déployés à la guerre, enfin le penchant irréſiſtible, qui maitriſe les hommes & les attache au héros, enchaine

toute l'armée hollandoise à la destinée des deux jeunes princes d'orange, & en ont fait l'une des plus vaillantes que nous ayons à combattre.

Vous voyés, citoyen général, que je ne vous dissimule pas les obstacles que vous rencontrerez; & je suis loin aussi de m'éxagérer les secours que vous pourrez obtenir. Quelques sommes d'argent, quelques moyens de subsistances, quelques projets de trahison, des tentatives avortées par la peur, voilà tout ce que les patriotes hollandois auront à vous offrir; mais vous aurez des forces immenses, des troupes intrépides, votre activité, votre courage & vos talens; & avec cela il faudra bien enfin que la Hollande soit notre conquête.

Lorsque vous entrerez dans ce pays, vous devez mettre le plus de vigilance à poursuivre & à abattre toutes les têtes du parti stathoudérien, qui s'élevent au des-

fus de la populace. En frappant ainsi de terreur ce parti, vous mettrez ses chefs en fuite, vous l'accablerez, & n'en aurez plus rien à appréhender. Il est de maxime constante chez les administrateurs hollandois, qu'il n'est point de bassesse à laquelle on ne doive se soumettre pour le plus petit intérêt politique. Attendez vous donc à les trouver souples & disposés à vous plaire. Il faudra très bien traiter, en débutant, cette magistrature. Défendez la de la rage des patriotes, faites lui beaucoup espérer, jusqu'à ce qu'elle vous ait donné les lumières suffisantes sur les opinions & les fortunes des familles, ainsi que sur tous les autres objets qu'il vous sera nécessaire de connoître.

' Vous aurez soin d'établir dans toutes les villes, bourgs & villages des clubs pour la réunion des patriotes. Vous leur persuaderez qu'avant de se livrer à aucune ven-

geance, & de ſe porter à aucun acte d'autorité, il faut qu'ils s'accordent ſur un plan de conſtitution. Vous jugez bien que cette œuvre ne ſe fera pas comme celle des ſix jours.

Lorſque vous ſerez le maitre, vous pourrez commencer leur jouiſſance, en leur abandonnant leurs magiſtrats, qui n'auront pas manqué de leur fournir ainſi qu'à vous, de nouveaux prétextes à l'anathéme. Vous veillerez ſeulement à ce que la proſcription ſoit complette. Un ſeul homme de cette eſpèce, qui ſeroit épargné, deviendroit dangereux.

Il ne reſte donc plus ſur la ſcène *que nos amis les patriotes.* Je les vois ſuer ſur les projets de conſtitution. Partout il s'en forgera de différens & de plus imbecilles les uns que les autres. La diſcorde entre les villes, les bourgs, les villages, entre les citoyens, les familles, nous forcera à

aller au secours de ces énergumènes. Vous leur proposerez de notre part des loix qui ne seront nullement de leur goût. Deslors nous ne tarderons pas à leur déplaire : bientôt ils nous haïront. Les griefs s'accumuleront rapidement L'impossibilité d'accorder ces étranges législateurs, nous forcera d'incorporer leur pays à la république françoise, & de la soumettre aux mêmes loix. Alors vous donnerez la plus grande activité au décret, qui veut que les fortunes particulières soit disponibles a la volonté nationale, & pour l'intérêt collectif.

Alors aussi on s'appercevra que ce pays privé de son numéraire & de son commerce, ne pouvant plus fournir aux dépenses qui le garantissent de la submersion, est inévitablement perdu. L'humanite éxigera que nous sauvions au moins ses habitans, & le comité du salut pub-

lic prévoit déjà, que nous finirons cette grande affaire par un décret qui émigrera tous les hollandois en France, pour y étre partagés dans nos départemens, y réparer les vuides de notre population; & que nous abandonnerons à jamais à la mer ces ſept provinces, que l'induſtrie, & l'entétement des hommes lui diſputèrent tant de ſiècles. La plus grande difficulté ſera de faire arriver dans nos ports, & les vaiſſeaux & les effets de la marine de la Hollande. Peut-être faudra-t-il tout bruler. Cette lacune dans la puiſſance commerciale & maritime de l'Europe &c. &c. (a)

Comme je ſçais que ce lâche transfuge, qui a apporté cette partie de ma lettre,

(a) Cette lettre eſt garantie authentique par l'officier qui l'a remiſe, & il a été vérifié qu'elle eſt entièrement écrite de la main de Roberspierre.

n'a pu en faisir la fuite, je ne la finis point, dans la crainte qu'elle ne tombe entre les mains des ennemis, & qu'elle ne puiffe nuire à la république; tu trouveras dans les mémoires de nos émiffaires en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Suiffe, en Ruffie, dans le monde entier, les plans de conduite que l'on doit fuivre dans les nouveaux pays, où entreront nos troupes victorieufes. Souviens-toi furtout, qu'il faut recommander à ces émiffaires d'entretenir la divifion parmi les peuples, & avoir toujours pour but principal d'écrafer un parti par l'autre.

Ha! mon cher & digne collégue, tu n'as pas d'idée des douleurs que j'éprouve! La foif du fang me dévore, des vautours me déchirent continuellement le cœur, toutes les furies s'attachent à moi; je fuis dans l'état continuel de rage, où tu me

vis quelquefois, & que tu prenois pour de l'énergie. Mon plus cruel tourment eſt de voir dans les champs éliſées l'ombre de nos ſouverains, celle de Malsherbes, de ce courageux défenſeur du véritable ami du peuple, de Louis XVI. dont le nom ſera prononcé par la poſtérité avec autant de vénération, que les nôtres le feront avec horreur, m'accable par la vérité de ſes reproches. Les ombres des victimes ſans nombre que j'ai immolées, me pourſuivent ſans ceſſe: il n'eſt pas juſqu'aux Briſſot, aux Sylleri, aux Fauchet, aux Danton & à tous les girondiſtes, qui ne me reprochent les crimes, qu'ils ont commis ſous nos ordres. Je n'attends de conſolations dans ces ſombres ſéjours, qu'en voyant deſcendre chez Pluton nos implacables & lâches ennemis Adieu, n'oublie jamais les principes de ton maitre, de ce fameux Roberspierre, *bouleverſe plu-*

tôt l'univers que d'en sacrifier un seul. S'il faut céder à la dure loi de la néceſſité, que ce ſoit aux braves royaliſtes de la vendée, à cette courageuſe armée du grand & magnanime Condé, & non à nos indignes frères Jacobins, connus depuis nos diviſions ſous les noms de feuillans, de conſtitutionnels, de girondiſtes, de modérantiſtes, & à tous ces novateurs ambitieux, qui ſont cauſe des malheurs, qu'on nous attribue, puiſqu'ils ont été les premiers qui ont tout bouleverſé, pour s'emparer de l'autorité. Souviens-toi, que ſi je n'euſſe été un vrai républicain, j'aurois été un loyal & franc royaliſte.

Adieu, venge Roberspierre, ſi tu es encore digne d'un homme, qui t'a aſſocié à ſa gloire, & à qui tu dois ta célébrité. Salut & fraternité

Du plus profond de l'abyme,
ce 1, vendémiaire.

MAXIMILIEN ROBERSPIERRE.
